

ORTHODOXIE

N° 217 | ☰ | décembre 2025

BULLETIN DES VRAIS CHRÉTIENS ORTHODOXES (VCO) FRANCOPHONES

sous la juridiction de l'archevêque Stephane d'Athènes,

primat



nouvelles

Le mois de septembre, j'étais en Grèce, servir comme prêtre, au monastère des moniales à Keratea.

Au retour, nous avons célébré la divine liturgie à Mirabeau et le dimanche passé à Saxon (Suisse).

Plaise à Dieu, j'irai concélébrer la Nativité du Sauveur avec le père Emanuel dans sa chapelle près de Toulouse.

Vôtre en Christ,
archimandrite Cassien

SOMMAIRE

- ✿ Sermon sur les bergers et les mages
- ✿ Vingt ans depuis le saint repos du vénérable archevêque d'Athènes, André
- ✿ Mon Dieu, mon Dieu ...
- ✿ Discussion avec l'archevêque Stéphane
- ✿ Histoire d'un voleur pénitent
- ✿ Saint Nil Sorsky
- ✿ Au sujet de la confession
- ✿ De la conception de sainte Anne
- ✿ Comment sainte Thècle punit un prévaricateur

DIRE LA VÉRITÉ,
COMME RÉCRIVAIT
LE PATRIARCHE
PHOTIUS AU PAPE
NICOLAS, C'EST LE
PLUS GRAND ACTE
DE CHARITÉ.

SAINT PHOTIUS
PATRIARCHE DE
CONSTANTINOPLE

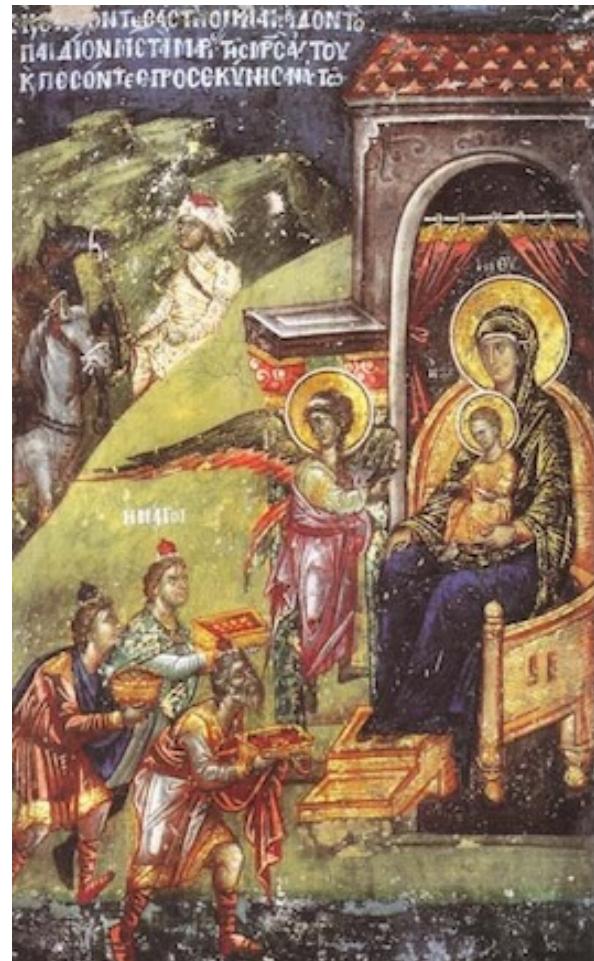
SERMON SUR LES BERGERS ET LES MAGES

(159ème Sermon)

saint Pierre Chrysologue

C'est avant ces jours, c'est-à-dire, avant le huitième jour des calendes de ce mois, au cours duquel les jours commencent à s'allonger, parce que le Vrai Jour luit, que le Christ est né, notre Seigneur Jésus Christ. C'est écrit dans l'évangile de saint Luc, comme se le rappellent aisément ceux qui l'ont lu ou qui l'ont entendu de la bouche des lecteurs. Les bergers juifs qui veillaient sur leurs troupeaux l'ont appris des anges qui étaient venus leur annoncer. Aujourd'hui des mages païens, à la recherche de futilités, l'ont trouvé miraculeusement, dans sa manifestation charnelle. Aux bergers a parlé la voix des ministres spirituels, qui leur annonçait la naissance du Seigneur. Et ils dirent ceux à qui souvent des prophètes avaient été envoyés : Traversons jusqu'à Jérusalem, et allons voir ce qui nous a été raconté. Ils parlent aussi les mages à qui aucun prophète n'avait jamais parlé. Mais ils interrogent comme quelqu'un qui cherche à savoir : Où est celui qui est né roi des Juifs ? Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Les bergers arrivent de près, les mages viennent de loin. Les uns et les autres cependant convergent vers un seul et même lieu de la foi avec une pieuse ferveur. Et les deux voient au même endroit le Christ Roi placé entre deux bêtes prophétiques, qui forment le type et la figure des deux peuples, les Juifs et les Gentils. Ils L'admirent et le reconnaissent pour ce qu'il est. Car le bœuf connaît son maître, et l'âne la mangeoire de son Seigneur. Le bœuf Juif L'a reconnu quand le joug de la loi a été rompu; l'âne païen L'a reconnu, lui aussi, quand il a renoncé à la barbarie de sa stupidité. Le Juif, en déposant le fardeau superflu des observances; et le Gentil, en laissant l'erreur nébuleuse de la superstition. L'un et l'autre peuple L'ont reconnu, parce qu'ils sont allés tous les deux se nourrir à la mangeoire du Seigneur. Ils n'ont pas mangé le foin de la mort, mais la nourriture du salut. Mangez, mangez, pieux animaux, les mets de la vie éternelle ! Et la nourriture de l'éternelle rétribution, autant que vous le pourrez, fournissez-la à vos gosiers avides ! Ne la fragmentez pas inutilement, mais avalez-la au complet, d'un seul morceau. Car on ne peut pas diviser le Christ en Le mangeant. Il est ingéré par les croyants en entier, et c'est en entier qu'il est reçu dans la bouche du cœur. Car le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous. Il a habité dans l'utérus de la vierge qu'il a occupé en toute dignité.

Les mages lui présentèrent, comme il est écrit, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Nous offrons au Christ l'encens de la foi d'une région éloignée, la myrrhe de la bonne odeur de la confession de la proximité, ces trois dons d'une odeur suave de charité, quand nous confessons qu'il est Roi, Seigneur et Homme. Mais nous adorerons le Christ en esprit et en vérité, si nous Lui offrons les présents de notre foi et de notre confession. Et nous, comme les mages, qui sont nos guides dans la foi et les prémisses de notre croyance, après avoir été avertis en songe, i.e. dans cette vie qui est semblable à un songe, et après avoir déjoué le roi Hérode, i.e., le diable qui est le prince de ce monde, retournons à notre patrie par une autre route, i.e., par une autre vie, de laquelle nous avons été malheureusement chassés par Adam, mais à laquelle nous sommes miséricordieusement rappelés par le Christ.



VINGT ANS DEPUIS LE SAINT REPOS DU VÉHÉRABLE ARCHEVÊQUE D'ATHÈNES, ANDRÉ

(+ 21.9.2005)



Le regretté archevêque d'Athènes, André, né Dimitri Anestis, est né le 24 décembre 1915 à Kolakan (aujourd'hui Kyrton), Attalanti, Phthiotide, de parents pieux, Georges et Asimina.

Il devint moine au saint monastère de la Transfiguration du Sauveur à Kouvara, en Attique, sous la direction spirituelle de son fondateur Matthieu, alors évêque de Vresthène et plus tard archevêque d'Athènes, – aujourd'hui vénéré

comme saint, – en 1938, à l'âge de 23 ans, après avoir rempli ses obligations militaires.

Il fut ordonné moine en 1940, recevant le nom de Basile, fut ordonné diacre et tonsuré moine la même année par son aîné, l'évêque Matthieu.

Au début de la seconde Guerre mondiale, il s'engagea dans l'armée avec 60 autres pères du monastère et servit jusqu'en avril 1941, date à laquelle il retourna au monastère. Il fut ensuite ordonné prêtre.

En tant que hiéromoine, avec sa pénitence comme fondement, il a servi de nombreuses paroisses dans toute la Grèce, faisant face à de nombreuses difficultés et persécutions en raison des conditions et des circonstances de l'époque (il a été deux fois «condamné» à mort par les guérilleros), tandis qu'à partir de 1947, il a été nommé directeur spirituel des confréries des saints monastères de la Métamorphose de Kouvara et de l'Entrée au Temple de Keratea, en Attique, par leur fondateur, l'évêque Matthieu de Vresthène.

Le 13 septembre 1948, lors de l'ordination épiscopale historique de cette année-là, il fut nommé évêque de Patras, prenant le nom d'André, ordonné par l'évêque Matthieu de Vresthène, assisté de l'évêque Spyridon de Trimython.

Au cours de la période de persécutions déclenchées contre la véritable Église orthodoxe de Grèce dans les années 1950-1956 par l'archevêque novateur Spyridon Vlachos, il fut arrêté, excommunié et emprisonné pendant 11 mois.

En 1967, après la mort de l'archevêque Agathangelos, il assuma la charge de vicaire du saint archidiocèse d'Athènes. En 1972, il fut nommé archevêque d'Athènes et de toute la Grèce, demeurant sur le trône d'Athènes pendant 31 années consécutives. En 2003, il démissionna, en raison de graves problèmes de santé, mais aussi au nom de la paix et de l'unité de l'Église, imitant humblement le choix de saint Grégoire le Théologien.

Tout au long de sa hiérarchie et de l'archidiocèse, il développa une riche œuvre pastorale, spirituelle et missionnaire. Il aurait participé à l'inauguration d'une trentaine d'églises saintes, en Grèce et à l'étranger, ordonné plus de 80 prêtres et diacres et revêtu des dizaines de moines et de moniales, dont mon indignité.

Il se distinguait par sa foi inébranlable, sa simplicité, son humilité, sa vie généralement ascétique, son zèle pieux, sa prière incessante, sa tempérance, son discernement, son amour sans hypocrisie, sa patience, son silence, son attitude de louange et d'action de grâce dans tous les aspects de la vie, son pardon, son indifférence, sa patience, son aumône, son manque d'amour pour l'argent, sa dignité sacrée, son amour pour ses disciples, sa paternité spirituelle authentique, sa présence tranquille, paisible, joyeuse, patiente et joyeuse, son esprit militant, ecclésiastique et confessionnel, l'intégrité de son éthique orthodoxe.

J'ose dire que, en termes de présence et de ministère dans l'espace de l'Église, il y avait, en proportion, un mélange de la vie et des vertus de deux grands saints contemporains de l'histoire ecclésiastique moderne, saint Nectaire, évêque de Pentapole, – qu'il vénérait particulièrement, – et saint Matthieu, archevêque d'Athènes, son père spirituel.

Le 21 septembre 2005 , il rendit paisiblement son esprit à son Seigneur et Dieu, comblé de jours (90 ans). Sa relique fut exposée à la vénération dans l'église du monastère des moniales de Keratea, en Attique, pendant trois jours. Sa vue, ainsi que l'émotion de ceux qui la touchèrent, évoquaient l'expérience de la vénération d'une relique sainte et sacrée. Selon le témoignage des croyants, dont la fidèle et vénérable abbesse d'un monastère historique, elle exhalait un parfum.

Dimitri Kazouras

SA DORMITION



«Préservons notre confession orthodoxe comme la prunelle de nos yeux et veillons avec force spirituelle à ne pas manquer de bonnes œuvres, cultivant l'amour les uns pour les autres, comme de véritables disciples du Seigneur Christ. »

Parole de lui

Nous apprenons la science divine et première lorsque nous nous efforçons de nous connaître nous-mêmes. Car celui qui se connaît lui-même connaît Dieu; et celui qui connaît Dieu deviendra semblable à Dieu; et celui qui est digne de Dieu deviendra semblable à Dieu. Digne de Lui est celui qui ne fait rien qui déplaît à Dieu, mais qui pense comme Dieu, dit ce qu'il pense et fait ce qu'il dit. Les richesses terrestres sont capricieuses, comme le courant d'un fleuve; elles ne profitent pas longtemps à ceux qui se croient leurs possesseurs, mais s'éloignent aussitôt d'eux et passent à d'autres. Seul le trésor de la vertu demeure à jamais chez ceux qui l'ont acquis : car une bonne action profite à celui qui la fait. La charité est un vêtement qui ne s'use jamais, et la compassion pour les pauvres est un vêtement incorruptible.

La fugacité de cette vie est comme la progression d'un navire voguant sur la mer : elle nous échappe, à nous qui nageons, et nous rapproche chacun de notre fin. Si cela est vrai, ne nous attachons pas aux plaisirs éphémères de ce monde, mais hâtons-nous vers ceux qui demeurent à jamais.

Soyez toujours actif. De même que celui qui commence à gravir une échelle ne cesse de monter jusqu'à atteindre la dernière marche, efforcez-vous d'atteindre le royaume des cieux.

Saint Agapitus pape de Rome
(Chapitres exhortatifs à l'empereur Justinien)

MON DIEU, MON DIEU...

«Et à la neuvième heure, Jésus s'écria d'une voix forte : *Eloï, Eloï, lama sabachthani* ? ce qui signifie : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*» (Mt 27,46 et Mc 15,34) C'est avec des paroles du psaume que Jésus s'exprima : «Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'as-tu abandonné, Et t'éloignes-tu sans me secourir, sans écouter mes plaintes ?» (Ps 22,1)

C'est au dernier moment, juste avant d'expirer, que la souffrance du Christ est à son comble – souffrance moins physique que psychique. La Divinité lui semblait l'abandonner, ce qui n'est pourtant pas possible. Elle se cachait, car ne pouvant ni souffrir, ni mourir. C'est le Christ seul en tant qu'homme qui devrait assumer la souffrance et la mort sur la croix.

«Ne soyez point surpris de l'humilité de ses paroles, de ce qu'il se plainte d'être abandonné; la forme de serviteur qu'il a prise, vous le savez, est la cause du scandale de la croix. La faim, la soif, la fatigue, n'étaient pas les propriétés de sa divinité, mais les infirmités de la nature humaine; ainsi ce cri : «Pourquoi m'avez-vous abandonné;» c'est la plainte du corps, parce que le corps a une horreur souveraine et naturelle pour sa séparation d'avec la vie qui lui est unie. Sans doute, c'est le Sauveur lui-même qui parle ici, mais eu égard à la faiblesse de son corps, il parle comme homme et laisse la nature humaine en proie à ces agitations qui nous font craindre à nous-mêmes que Dieu nous abandonne au milieu des dangers.» (Saint Bède le Vénérable)

«La foi de l'Église, toute pénétrée de la doctrine des apôtres, ne divise point Jésus Christ, et ne laisse point à penser qu'il ne soit pas à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme. En effet, la plainte qu'il fait entendre dans son délaissement, c'est la faiblesse de l'homme qui va mourir, et la promesse qu'il fait du paradis au bon larron, c'est le royaume du Dieu vivant. En se plaignant d'être abandonné au moment de sa mort, il vous prouve qu'il est homme, mais tout en mourant, il assure qu'il règne dans le paradis, et vous montre ainsi qu'il est Dieu. Ne soyez donc pas surpris de l'humilité de ses paroles et des plaintes qu'il fait entendre dans son délaissement, lorsque sachant bien qu'il a revêtu la forme d'esclave, vous êtes témoin du scandale de la croix.» (Saint Hilaire de Poitiers, livre 10 sur la Trinité)

«Tout est accompli. Et, baissant la tête, il rendit l'esprit,» dit saint Jean (19,30) et saint Marc «Jésus ayant jeté un grand cri, expira.» (15,37)

«Car toutes choses étant accomplies, baissant la tête» (car il n'y avait point de clous qui la retinssent), «il rendit l'esprit», c'est-à-dire, il expira. Cependant, ce n'est pas après qu'on a baissé la tête qu'on expire; mais ici, c'est tout le contraire : Jésus n'a pas baissé la tête après avoir expiré, comme cela se voit généralement; mais après avoir baissé la tête, il a expiré. Par toutes ces circonstances, l'évangéliste montre que ce crucifié était le Seigneur et le Maître de l'univers.» (Saint Jean Chrysostome; homélie 85)

A. Cassien

CE QUE L'ON SÈME SANS ARROSER DE LARMES
PORTE MAL.

SAINt IGNACE BRiANTCHANiNOV
(LETTRE 28 AUX moines)

L'arbre solidement enraciné dans la terre se développe et porte des fruits. L'âme solidement enracinée en Dieu par la foi et l'amour, comme par des racines spirituelles, elle aussi se développe spirituellement et porte des fruits de vertu agréables à Dieu, grâce auxquels elle vit maintenant et vivra dans le monde futur. L'arbre déraciné cesse de vivre; il ne reçoit plus la vie qu'il puisait dans la terre par ses racines. De même, l'âme de celui qui a perdu la foi et l'amour et ne demeure plus en Dieu, en qui seul il peut avoir la vie, meurt spirituellement. Ce que la terre est aux plantes, Dieu l'est à l'âme.

Parents et éducateurs, prenez garde; veillez très soigneusement à ne pas laisser vos enfants être capricieux. Sinon, ils oublieront bientôt le prix de votre amour, leur cœur sera gâté par la méchanceté; ils désapprendront bientôt le saint amour du cœur, sincère et chaleureux, et, devenus adultes, ils vous reprocheront amèrement de les avoir trop gâtés dans leur enfance et d'avoir favorisé leurs caprices. Le caprice est le germe de la corruption du cœur, la rouille du cœur, la teigne de l'amour, la semence du mal, une abomination devant le Seigneur.

Dans les moments de tranquillité, de bien-être, de satisfaction de la chair, celle-ci se réveille avec toutes ses passions; tandis que dans les périodes d'oppression, de contrariété et de dégoût, elle et toutes ses passions sont domptées. C'est pourquoi, dans sa sagesse et sa miséricorde, notre Père du ciel soumet notre âme et notre corps à de dures épreuves et à la maladie; et c'est pourquoi nous devons non seulement endurer avec patience épreuves et maladies, mais encore nous en réjouir, plus que d'un état de quiétude spirituelle, de bien-être et de santé corporelle. Car la condition spirituelle de l'homme qui échappe aux épreuves spirituelles et aux maladies corporelles peut être incontestablement mauvaise, surtout s'il jouit de toutes les satisfactions de ce monde. Son cœur, imperceptiblement, engendre toutes sortes de péchés et de passions, et l'expose la mort spirituelle.

Une prière dite lentement et avec ferveur te sera infiniment plus utile que si tu récitas toutes tes prières à la hâte et sans que le cœur y soit.

Le prêtre doit s'efforcer de garder courage, fermeté et audace malgré l'ennemi incorporel qui sème constamment en lui sa crainte illusoire, sa sotte peur. Sinon il ne pourra pas corriger les vices, ni célébrer vraiment les sacrements. L'audace est un grand don de Dieu et un grand trésor de l'âme ! Le courage et la hardiesse jouent un grand rôle dans les combats de ce monde, car ils accomplissent tout simplement des miracles; mais dans le combat spirituel, leur rôle est encore plus grand.

Saint Jean de Cronstadt

LE PROPRE DES ANGES, C'EST DE N'ÊTRE PLUS EXPOSÉS À FAIRE DES CHUTES, ET MÊME, AINSI QUE QUELQUES DOCTEURS L'ENSEIGNENT, DE NE POUVOIR TOMBER; LE PROPRE DES HOMMES EST DE FAIRE DES FAUTES MAIS PAR LA GRÂCE DE DIEU ILS PEUVENT S'EN RELEVER TOUTES LES FOIS QUE CE MALHEUR LEUR ARRIVE. LES DÉMONS, AU CONTRAIRE, SONT TOMBÉS POUR NE JAMAIS POUVOIR SE RELEVER DE LEUR CHUTE.»

SAINT JEAN CLIAQUE [ÉCHELLE 4,35]

DISCUSSION AVEC L'ARCHEVÈQUE STÉPHANE D'ATHÈNES SUR L'HUMILITÉ, L'OBÉISSANCE ET LA CONNAISSANCE DE SOI.

Fidèles : Qu'apportent spirituellement les métanies par rapport aux autres pratiques telles que, par exemple, la prière du cœur, les prières à l'église ou les offices personnels d'un livre de prières ?

Archevêque Stéphane : Une seule réponse : je m'humilie devant Dieu, je m'humilie en faisant un effort, un exercice physique. Voici maintenant une question : Parmi tout ce que tu as dit précédemment, qu'est-ce qui vient en premier ?

F : Est-ce l'humilité ?

AS : Oui, l'humilité, mais il existe de nombreuses formes d'humilité. La plus efficace, la plus puissante, mais aussi la plus difficile, c'est l'obéissance. Cela dit, lorsque quelqu'un commence peu à peu à la travailler, l'obéissance, alors il devient agréable pour le moine ou pour l'homme d'obéir. Mais puis-je vous dire quelque chose d'encore plus haut que l'obéissance ? C'est la connaissance de soi – c'est-à-dire parvenir à se connaître soi-même. Comme le dit saint Isaac le Syrien, pour un moine, connaître son propre être est supérieur au fait de voir des anges. Et il dit aussi que c'est plus grand encore que de ressusciter un mort.

L'abbé Dorothée dit que le moine qui n'a pas de guide spirituel dans sa vie est comme les feuilles d'un arbre qui tombent et que les gens piétinent. Nous devons tous avoir un guide spirituel – laïcs, moines, prêtres, évêques, archevêques et patriarches. Si moi, je n'ai pas de guide spirituel, alors je suis un naufrage. Et pourtant, avoir un guide spirituel est quelque chose que la plupart des gens évitent soigneusement. Seules quelques personnes pratiquent ce sport spirituel.

Et je ne parle pas du confesseur à qui l'on confesse ses péchés – ça, c'est autre chose. Je parle du guide spirituel à qui je demande, dans ma vie personnelle, ce que je dois faire, ce que je dois choisir. Mais nous devons avoir ce guide, et pas seulement de nom : il faut vraiment lui poser des questions pour qu'il nous réponde. Car lui ne doit jamais nous répondre si nous ne demandons pas, si nous ne le voulons pas. Et la question doit être : «S'il vous plaît, père spirituel, que dois-je faire ensuite ?»

F : Le père spirituel et le confesseur peuvent-ils être la même personne ?

AS : Oui, bien entendu, et cela est même mieux ainsi.

Et certaines personnes me demandent : «Très bien, maintenant que tu es archevêque, ton guide spirituel doit être Dieu.» Et je leur dis : «C'est une plaisanterie. Je dois avoir un homme devant qui m'humilier et à qui demander : *Que me manque-t-il encore ?*» Tout homme peut être un guide spirituel. Il n'est pas nécessaire qu'il soit plus sage. Non. L'important, c'est celui qui pose la question, car en s'humiliant, Dieu éclaire le guide sur ce qu'il doit répondre.

Les saints pères disent que l'homme, qu'il soit laïc ou moine, aura autant de connaissance de Dieu qu'il a de connaissance de lui-même. Ils disent aussi : autant de connaissance de soi, autant de connaissance d'autrui. Un homme, s'il n'a pas la connaissance de soi, s'il ne s'est pas connu lui-même, ne peut pas – c'est impossible – connaître Dieu, ni connaître son prochain.

Tu as demandé tout à l'heure au sujet du père Cassien. Il a beaucoup de profondeur et de capacités pour la connaissance de soi, car il a mené une vie de grande discipline spirituelle. L'expérience qu'il a dans le domaine spirituel n'est pas seulement théorique, mais aussi pratique et vécue. Je crois cependant que très peu de personnes ont compris et apprécié cela, et que très peu le consulteront ou le prendront pour guide spirituel, tandis que beaucoup l'auront comme confesseur.

Moi, quand j'aurai terminé ce voyage, je parlerai avec mon guide spirituel et je lui demanderai : que me manque-t-il encore, qu'aurais-je pu faire mieux, quelle erreur ai-je commise ? La connaissance de soi doit toujours être référentielle – il faut se référer à un guide. Et ce guide, avec l'Évangile, avec le Christ, avec tout ce qui peut nous aider, nous orientera. Sinon, si notre connaissance de soi n'est pas référentielle, alors malheureusement elle devient autoréférentielle. C'est-à-dire que nous nous référons à nous-mêmes, nous demandons à notre

propre moi : «Comment vais-je ? Comment suis-je ?» Et alors, si notre moi voit quelque chose de positif, il nous répondra, et l'orgueil nous saisira. Mais s'il voit quelque chose de négatif, il nous répondra aussi, et alors ce sera la dépression qui nous saisira.

L'abbé Dorothée et d'autres pères disent que l'homme qui s'interroge lui-même est un naufrage.

Un moine que nous avions au monastère, et qui est mort il y a environ quatre ans, était très vertueux – pour moi comme pour les autres moines. Nous comprenons qu'il est un grand saint. Il était cuisinier, et une fois, il y a de nombreuses années, il m'a demandé : «Géronda, dois-je éteindre le feu, dois-je arrêter la cuisson ?» Et je lui ai répondu : «Mais père, moi je ne suis pas cuisinier; je ne sais pas ce que tu prépares ni quand il faut éteindre le feu. Pourquoi me demandes-tu cela ?» Et il m'a dit : «Eh bien, pour ne pas écouter mon propre moi.»

Si l'homme s'habitue à demander – c'est-à-dire à s'humilier – alors il se sent heureux dans sa vie, et il ne peut plus s'en passer.

F : Vous, et les saints pères nous conseillez de demander souvent, mais demander uniquement à notre père spirituel, ou également aux autres prêtres, évêques, et moines ? Et à quelle fréquence ? Le plus souvent possible ? Par exemple écrire quotidiennement à père Cassien et l'appeler toutes les semaines ? Comment s'y prendre concrètement ?

AS : C'est le père Cassien qui répondra à cela. Voulez-vous apprendre une grande vertu ? Voulez-vous découvrir un sport puissant ? C'est d'essayer de faire après une erreur. Ou bien encore quelque chose de proche : être capable de poser une question sur quelque chose que tu sais déjà.

F : Quand vous dites de faire après une erreur, entendez par là uniquement des petites erreurs, comme dire *bonjour* au lieu de *bonsoir* ? Ou bien des erreurs plus graves ? Voir des petits péchés ? Pourriez-vous préciser cette notion d'erreur volontaire ?

AS : La première chose – pas de péché. J'ai dit à une mère de faire une erreur, et elle a commencé à manger sa soupe avec une fourchette. Sa fille lui a dit : «Mais que fais-tu, maman ?» Et elle a répondu : «J'ai fait une erreur.» À partir de là, les erreurs deviennent de plus en plus grandes. Un autre homme est allé entrer dans un magasin par la sortie; on lui a dit : «Pas par ici, passe par l'autre porte», et il a répondu : «Je me suis trompé.» Faire des erreurs devant les autres, c'est aussi ce que dit saint Jean dans *L'Échelle*.

Il y a quelques années, une étudiante à l'université s'est confessée et m'a dit qu'elle avait des problèmes, qu'elle était timide, et d'autres difficultés psychologiques. Je lui ai dit que, lorsqu'elle rentrerait de l'école chez elle, elle devait commencer à demander aux gens dans les magasins où se trouvait la rue de sa maison, où était cette rue. Elle l'a fait plusieurs fois, elle s'est libérée et pleurait de joie. L'un de ses problèmes psychologiques était la timidité : elle n'arrivait pas à parler à qui que ce soit – ni à l'école, ni à ses professeurs, ni à ses amis. Elle ne pouvait absolument pas parler, ni poser de questions. Et elle a surmonté cela de cette manière.

Sachez que lorsque le moine a un guide spirituel et qu'il pose des questions, les anges se réjouissent. Mais le moine qui n'a pas de guide, alors ce sont les démons qui se réjouissent. Cependant, sachez aussi que, même dans un monastère, tous les moines n'ont pas le même degré de questionnement : l'un demande peu, l'autre beaucoup – selon l'humilité que chacun possède.

Finalement, je suis d'accord avec ce que dit saint Jérôme : «Paradis, paradis, il est facile de te gagner, mais difficile de te comprendre, de te saisir.» Après tout ce que nous avons dit aujourd'hui, je pense qu'il est facile pour l'homme, lorsqu'il s'humilie, de gagner le salut de son âme. Car il faut savoir que Dieu ne se soucie pas des péchés que nous avons commis, mais de la disposition que nous avons dans notre âme.

C'EST L'OBÉISSANCE QUI PRODUIT L'HUMILITÉ, ET L'HUMILITÉ PRODUIT LA PAIX ET LE CALME DANS UNE ÂME; CAR ELLE LA DÉLIVRE DES TEMPÈTES DES PASSIONS, ET LUI PROCURE UNE VICTOIRE PARFAITE SUR SON PROPRE CŒUR.

SAINT JEAN CLIMAQÜE (ÉCHELLE 4,78)

HISTOIRE D'UN VOLEUR PÉNITENT

Étant allé un jour dans un monastère, dont l'abbé était un juge et un pasteur excellent, j'y entendis prononcer un jugement bien terrible. Voici le fait : Pendant que j'étais dans ce monastère, il y arriva un voleur fameux, qui demandait à grands cris de pouvoir y entrer pour embrasser la vie monastique. L'abbé, comme un bon père et un bon médecin, lui ordonna de prendre sept jours pour se reposer, et pour examiner et connaître quels étaient les usages et la manière de vivre du monastère. Ce laps de temps passé, il le fit appeler en particulier auprès de lui, et lui demanda s'il désirait encore de demeurer dans le monastère et d'y vivre selon les règles de la maison. Comme il lui répondit affirmativement avec une candeur et une franchise admirables, l'abbé lui dit qu'il fallait qu'il fit une confession entière et bien détaillée des crimes dont il avait souillé sa vie. À peine l'abbé avait-il donné cet ordre, que le voleur s'empressa de l'exécuter; il lui déclara donc tous ses péchés avec une sincérité et une prudence étonnantes. Mais pour l'éprouver encore, l'abbé lui demanda s'il consentit à faire devant toute la communauté la confession qu'il venait de lui faire. Cet homme n'hésita pas un instant de répondre affirmativement : tant étaient vives et sincères la haine et la contrition qu'il avait de ses péchés, et tant la honte de les déclarer ainsi possédait peu son âme; il déclara même que, s'il le fallait, il les proclamerait au milieu d'Alexandrie.

Le saint abbé, en voyant d'aussi heureuses dispositions, assembla tous les moines dans l'église du monastère. Ils étaient trois cent trente, et c'était un dimanche après l'évangile. Il fit venir ce voleur, qui était déjà justifié. Il avait les mains liées derrière le dos, le corps revêtu d'un cilice effrayant, la tête couverte de cendres; quelques frères le menaient avec une corde, et d'autres le frappaient légèrement avec des verges. Comme tout le monde n'avait rien su de ce qui se passait, ce spectacle effraya tellement les religieux, qu'ils ne purent retenir leurs cris, ni comprimer leurs gémissements. Quand il fut arrivé à la porte de l'église, le supérieur, plein de zèle et de sagesse, lui dit d'une voix forte et terrible : «Arrêtez-vous, car vous êtes indigne d'entrer dans la maison de Dieu.» Ces paroles, sorties de la bouche de ce prudent directeur, qui était dans le lieu saint, frappèrent ce voleur d'une si grande terreur, qu'il ne crut pas avoir entendu une voix humaine, mais un violent coup de tonnerre, et que saisi de crainte et d'horreur, il tomba le visage contre terre : c'est ce que lui-même nous a plusieurs fois assuré avec serment. Or tandis que ce voleur pénitent était ainsi prosterné, et qu'il arrosait le pavé d'un torrent de larmes, l'abbé, qui dans cette action ne cherchait que le salut de ce malheureux, et qui voulait aussi présenter à ses moines un modèle efficace d'une profonde et salutaire humilité, lui dit et lui commanda de déclarer avec ordre, en détail et devant tout le monde, les crimes qu'il avait commis et les fautes qu'il avait faites; ce que cet excellent pénitent fit en frissonnant, et en causant à ceux qui l'entendaient confesser des crimes horribles et inouïs, un étonnement et une terreur inexprimables : car il confessait non seulement les péchés qu'il avait commis en violant les lois ordinaires de la nature et en portant la brutalité au delà des créatures raisonnables, mais encore des empoisonnements, des homicides et d'autres attentats si exécrables, qu'il n'est pas permis aux oreilles de les entendre, ni à la plume de les transcrire. Quand il eut achevé, l'abbé ordonna qu'on lui coupât les cheveux et qu'on le reçoive au nombre des frères.

Plein d'admiration pour la sagesse de ce saint homme, j'osai lui demander en particulier quelles étaient les raisons qui l'avaient engagé à donner à ses moines un spectacle si extraordinaire. Or voici la réponse que me fit cet excellent médecin des âmes : «J'en ai agi de la sorte, me dit-il, pour deux raisons principales. La première, afin que ce pénitent, par la honte temporelle et passagère qu'il éprouverait en confessant publiquement ses péchés, se préservât de la confusion future et éternelle; et c'est ce qui lui est heureusement arrivé, car il n'était pas encore relevé de terre, que déjà Dieu lui avait généreusement pardonné tous ses crimes; et vous ne devez point en douter, mon cher abbé Jean, car un de nos moine qui était présent et très attentif, m'a certifié qu'il avait vu un homme d'un aspect terrible, lequel, d'une main, tenait un papier écrit, et de l'autre, une plume avec laquelle il effaçait sur le papier chaque péché, à mesure que ce pénitent, prosterné par terre, en faisait la confession. Eh certes ! Cela ne doit point nous surprendre, car n'est-il pas écrit : «Aussitôt, ô mon Dieu, que j'ai pris la résolution de confesser mes iniquités devant vous et contre moi-même, vous m'avez pardonné la noirceur et l'impiété de mes péchés» (Ps 31,5). La seconde raison que j'ai eue de me conduire de la sorte, c'est qu'ayant dans ma communauté quelques moines qui n'ont point encore fait la confession de leurs fautes, j'ai voulu profiter de cette circonstance pour les engager à la faire; car, sans la confession, personne ne peut obtenir le pardon de ses péchés.» (st Jean Climaque, échelle 4,13)

SAINT NIL SORSKY

Ancien, père spirituel, l'un des fondateurs de l'ascétisme des skites en Russie.

Commémoration : 7 mai

On sait peu de choses sur la jeunesse de saint Nil de Sorsky. Né en 1433, il se disait lui-même paysan et ignorant, probablement du fait de ses origines modestes.

Cependant, cette affirmation pourrait aussi être le fruit d'une profonde humilité. Ses nombreuses relations avec la noblesse et son niveau d'instruction élevé laissent supposer qu'il était en réalité d'origine boyarde.

Selon un contemporain de Nil Sorsky, son surnom était Maïkov.

La vie monastique de Nil Sorsky commença au monastère Kirillo-Belozersky. Il y apprit la vie ascétique sous la direction d'un ascète rigoureux et expérimenté, le starets Païssius Yaroslavov. Il y travailla, se consacrant à la prière et à l'obéissance, aux veilles et aux jeûnes.

Après avoir vécu quelque temps au monastère, il décida, avec son disciple, le moine Innocent (membre de la famille boyarde Okhlebinin), de se rendre en lieux saints.

Arrivé au Mont Athos, il y demeura longtemps, s'instruisant auprès des pères locaux, progressant spirituellement et étudiant les règles de l'ermitage, la sobriété et la contemplation.

L'une de ses activités favorites était l'étude des saintes Écritures et des vies et œuvres des pères de l'Église. Sur le Mont Athos, saint Nil de Sora embrassa la vie solitaire et s'éprit du silence sacré du Christ. De retour en Russie, il ne s'installa pas au monastère de Belozersk, mais choisit un lieu désert et marécageux à proximité, à environ 25 kilomètres du monastère, sur les rives de la rivière Sorka. Il y érigea une croix, creusa un puits, fonda une cellule et une chapelle, et se consacra à l'ascèse.

Plusieurs frères, en quête de salut, se rassemblèrent autour de saint Nil de Sora. Avec le temps, leur nombre augmenta. Ensemble, ils reconstruisirent une église. La construction exigea des efforts considérables, car l'édifice fut bâti sur un sol marécageux. Un tertre fut d'abord construit à l'emplacement de l'église.

La vie monastique était organisée selon les règles de la vie monastique, empruntées aux ascètes athonites. Ainsi fut fondé un skite monastique. Les frères consacraient leur vie au travail et à la prière, à l'étude des Écritures et des œuvres des pères. La règle du skite impliquait une vie solitaire pour les moines, un renoncement total à toute forme de propriété et de possession, et un rejet des biens terrestres.

Les ermites se réunissaient pour la prière le samedi et les jours de fête. Les offices religieux célébrés au skite Saint-Nil se distinguaient par leur rigueur et leur exhaustivité. Par exemple, la veillée nocturne du skite durait toute la nuit.



Le vénérable père insistait beaucoup sur l'importance d'atteindre un haut état de grâce.

Le silence recueilli, la contrition intérieure, le souvenir de la mort et du Jugement dernier, ainsi que la lutte contre les pensées étaient essentiels à la formation des moines. Le cinquième chapitre du manuel compilé par Nil Sorsky, la Charte, décrit en détail comment mener le combat intérieur contre les huit pensées passionnées les plus destructrices (la gourmandise, la fornication, l'avarice, la colère, la tristesse, le désespoir, la vanité et l'orgueil). En 1491, Nil Sorsky, qui avait alors acquis renommée et respect, participa au concile chargé d'examiner le cas de l'hérésie judaïsante.

Les hérétiques judaïsants révélaient dans leur enseignement l'une des hérésies les plus terribles apparues en Russie. Ils niaient la Trinité, la dignité divine du Christ et rejetaient la vénération des reliques et des icônes. Malgré la contradiction flagrante entre cet enseignement nouveau et la Tradition de l'Église, cette hérésie séduisit de nombreuses personnes, y compris des membres du clergé et d'importants fonctionnaires. Avec le temps, les foyers de cette hérésie furent réprimés grâce aux efforts conjugués de fervents défenseurs orthodoxes.

En 1503, Nil Sorsky participa à un concile consacré à la question des biens monastiques. Partisan d'une vie monastique rigoureuse et partisan de la vie en skite, il s'opposait fermement à ce que les monastères possèdent des domaines et des villages.

Selon le saint, les moines devaient subvenir à leurs besoins par leur travail et leur artisanat. Les préoccupations économiques excessives liées à la gestion des biens matériels détournaient les moines de la pratique ascétique. Outre le fait que ces préoccupations épuisent leur énergie et leur temps, elles sont souvent associées à une obsession du profit et à l'extorsion, ce qui contredit le principe de non-avidité monastique.

L'opinion de Nil Sorsky fut soutenue par les ermites de Belozersk présents au concile. Cette position de saint Nil de Sora était contraire à celle d'un autre saint, saint Joseph de Volokolamsk, qui défendait le droit des monastères à posséder d'importantes terres et des biens matériels. Saint Joseph, ascète fervent, comprenait assurément l'importance et la nécessité de la non-convoitise. Cependant, il estimait que l'acquisition de biens par un monastère n'était pas incompatible avec la non-convoitise des moines qui y œuvraient.

Contrairement à saint Nil de Sora et à ses partisans, il soulignait que la possession de biens contribuait à une plus grande indépendance des monastères, notamment vis-à-vis des autorités civiles (et, par conséquent, à une plus grande indépendance de l'Église).

Selon saint Joseph, la propriété foncière et l'acquisition de ressources matérielles importantes permettaient le développement des monastères, la construction généralisée d'églises et les œuvres de charité en faveur des laïcs.

L'opinion de saint Joseph prévalut au concile. Le métropolite Simon, défendant cette position devant le grand-duc, s'appuya non seulement sur l'avis du concile, mais aussi sur les coutumes de l'Église grecque.

Avant sa mort, saint Nil de Sora donna ses dernières instructions à ses frères.

Concernant ses funérailles, il déclara être indigne d'une sépulture honorable, en tant que pécheur. Il exhorte ses disciples à abandonner son corps dans le désert, où il serait dévoré par les bêtes sauvages, ou à l'enterrer avec mépris dans une fosse. Il ajouta que, de même qu'il s'était efforcé d'éviter les honneurs sur terre, dans cette vie, il souhaitait qu'il en soit de même après sa mort.

Le 7 mai 1508, le saint s'en alla paisiblement à Dieu. Ses saintes reliques sont conservées dans son ermitage.

AU SUJET DE LA CONFESSION LETTRE À UNE MONIALE

Je voudrais dire quelques mots sur un aspect de la confession, qu'on néglige souvent et qui est pourtant important.

Lors de la confession, on avoue ses propres péchés, et non ceux de l'autre sœur avec qui ou à cause de qui on a péché.

Entre parenthèse : on ne dit jamais un nom lors de la confession !

Se plaindre et dire : telle ou telle sœur m'a fait ceci ou cela, est déplacé. Il faut confesser : je me suis mis en colère, impatienté, irrité etc. à cause de ce que m'a dit ou fait une sœur. La sœur en question confessera elle-même ses péchés devant Dieu. Elle n'est qu'un instrument dont le Seigneur se sert pour me purifier. Ce n'est pas sans la volonté de Dieu que cela s'est passé ainsi, qui veut à travers elle me purifier. Derrière elle, de toute façon se cache le malin qui est la cause première. D'ailleurs si j'agis ainsi je commets une double faute : je ne me confesse pas vraiment et je juge autrui.

Si je ne fais qu'accuser, alors je me comporte comme ce vieux couple qui s'est confessé une fois à ma médiocrité. Pendant au moins une demie heure ils se sont accusés mutuellement. C'était généralement pour des bagatelles, par exemple, parce que l'autre n'avait pas bien enfermé le coq dans l'étable. J'ai gardé le silence jusqu'à ce qu'ils aient craché tout leur venin. Alors je leur dis simplement : «Je ne peux ni vous donner la communion, ni vous absoudre de vos péchés, car cela n'était pas une confession, mais un jugement d'autrui (katakrisis). Rentrez donc à la maison et revenez quand vous serez mieux disposés.» Effrayés, ils sont partis et revenus le jour suivant en frappant leur propre poitrine et non celle de l'autre.

Saint Optat de Milève, disait : «Qu'il suffise à l'homme de ne pas être condamné pour ses péchés plutôt que de vouloir être le juge d'autrui !»

Dans la Vie de saint Pacôme se trouve l'histoire d'un moine qui supportait patiemment qu'un autre moine, par bêtise, urine à côté de son lit. Notre sensibilité, hélas, est loin de supporter les autres sœurs du monastère. Ce sont toujours elles qui sont coupables, et on ne cherche pas sa part fautive.

Malheureusement, nous n'accusons pas seulement les autres sœurs, mais même la supérieure qui ne bénit pas tous nos caprices. Donc, on se plaint d'elle lors de la confession, au lieu d'accuser notre volonté propre.

Voici l'histoire que vous connaissez tous : «Un ancien habitait dans les cellules appelées érémitiques, hors d'Alexandrie, et cet ancien était extrêmement atrabilaire et dépourvu de patience. Or, un jeune frère entendit parler de lui et fit ce pacte avec Dieu : «Seigneur, pour tout le mal que j'ai fait, je vais habiter et persévéérer avec cet ancien afin de le servir et de procurer son repos.» L'ancien l'insultait donc comme un chien tous les jours. Dieu voyant la patience et l'humilité du frère, après six années passées avec l'ancien, lui montra en songe un personnage redoutable portant un grand parchemin; il lui présenta une moitié de parchemin effacée et l'autre moitié écrite en lui disant : «Voici que le Maître à réduit de moitié ta dette; lutte encore pour le reste.» Or il y avait un autre ancien spirituel qui demeurait dans son voisinage et il apprit comment l'ancien se laissait aller et tourmentait le frère en tout temps, comment le frère lui faisait des métanies sans que le vieillard se réconciliât avec lui. Et chaque fois que cet ancien spirituel rencontrait le frère, il lui demandait : «Quoi de neuf, mon enfant ? Comment s'est passée la journée ? Avons-nous fait quelque profit ? Avons-nous effacé quelque chose du parchemin ?» Le frère sachant que l'ancien était un spirituel ne lui cachait rien mais lui répondait en disant : «Oui, père j'ai peiné un petit peu.» Si jamais de loin en loin, il se passait un jour sans qu'il eût été insulté, couvert de crachats ou mis à la porte par l'ancien, il s'en allait le soir chez le voisin et lui disait en pleurant :

«Malheur à moi, abbé, la journée a été mauvaise car je n'ai rien gagné, mais je l'ai passée dans le repos.» Après donc dix autres années le frère mourut; et l'ancien spirituel assura : «Je l'ai vu : il était avec les martyrs priant Dieu pour son ancien avec beaucoup de confiance en disant : *Seigneur de même que tu m'as fait miséricorde par lui, aie pitié de lui aussi à cause de tes miséricordes et de moi ton serviteur.*» Et quarante jours après, Dieu prit aussi l'ancien au lieu du repos. Voilà la confiance qu'acquièrent ceux qui supportent pour Dieu les tribulations.»

Quand nous aurons atteint cette patience et humilité, le prêtre pourra nous donner la communion sans nous confesser. On se croit souvent dans une maison de vacances pour se reposer et on oublie qu'on est venu au monastère pour lutter, se purifier et devenir un homme nouveau.

Saint Jean Climaque dit : «La marque véritable et le signe non équivoque de la pénitence, c'est d'être convaincu et persuadé qu'on mérite, soit pour le corps, soit pour l'esprit, toutes les peines, tous les maux et toutes les afflictions qu'on endure, et qu'on mériterait d'en souffrir encore davantage.» (5e degré, 47)

À cause de notre prochain, nous pouvons nous sauver ou nous perdre. Sans les autres sœurs, il nous arrivera comme à ce moine :

«Un frère était moine dans un monastère et souvent il se mettait en colère. Il se dit : *Je vais me retirer à l'écart et, n'ayant plus de rapports avec qui que ce soit, cette passion me quittera.* Il partit donc et demeura seul dans une grotte. Un jour, ayant rempli sa cruche d'eau, il la posa à terre et aussitôt elle se renversa. Il la remplit et elle se renversa encore. Il la remplit une troisième fois et elle se renversa de même. Saisi de colère, il l'empoigna et la brisa. Rentré en lui-même, il reconnut qu'il avait été trompé par le démon, et il dit : *Voilà que j'ai voulu vivre à l'écart et j'ai péché; je retourne donc au monastère, car on a besoin partout de force, de patience et du secours de Dieu.* Il se leva donc et retourna à sa (première) place.»

Soyons donc conscient que de tout ce qui nous arrive, rien n'arrive sans la volonté de Dieu, et arrive à cause de nos péchés, que ce soit de la part des hommes ou des autres circonstances.

A. Cassien



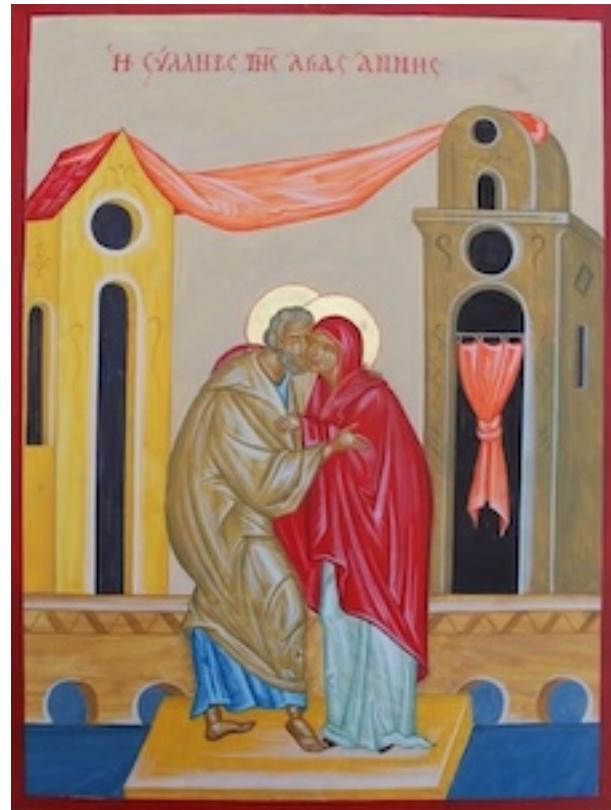
«Il ne faut pas simplement communier soit rarement, soit tous les jours; mais bien avec une conscience pure.»

saint Théodore le Studite

DE LA CONCEPTION DE SAINTE ANNE

saint Taraise de Constantinople

Joachim, riche et juste parmi les douze tribus d'Israël, apporte ses offrandes à Dieu; mais comme il était sans descendance, les prêtres le chassèrent du Temple, disant : «Il ne te convient pas de les offrir à Dieu, puisque tu n'as pas de descendance en Israël.» Confus et accablé de chagrin, Joachim quitta le temple et se retira sur la montagne, seul, priant Dieu. Le cœur contrit, il s'écria : «Toi, Seigneur, qui vois les cœurs, Créateur du visible et de l'invisible, qui as étendu les cieux comme une peau (Ps 103,2), qui as ordonné aux nuages de faire tomber la pluie et regrouper les brises, qui as rempli la mer de toutes sortes de poissons et la terre ferme de créatures muettes, qui font pousser l'herbe sur la surface de la terre et orne les arbres d'une beauté correspondante ! Écoute-moi, ô Toi qui es compatissant, aie pitié et donne-moi un enfant, accorde-moi la promesse de la maternité. Que les lèvres flatteuses se taisent, elles qui profèrent l'iniquité contre le juste, avec orgueil et mépris» (Ps 30,18-19). Tels étaient les cris et les lamentations de l'âme affligée de Joachim... Qu'en est-il d'Anne ? armées, qui sièges sur les chérubins (Dan 3,54) et qui es glorifie par les séraphins, - qui as créé Adam de ta main et de sa côte une femme, et qui as uni les deux en un seul (Gen 3,24), - qui as donné à Abraham, ton serviteur, un fils Isaac, dans la vieillesse et la stérilité de Sarah, et qui as fait de lui le père de nombreuses nations, - qui m'as donné, par la prière d'un fils, le très beau jeune homme Samuel, mon nom et la même tribu, Anne ! «Regarde du haut de ta sainte maison» (Bar 2,16), ô Très-Haut, et délivre-moi de la stérilité, afin que la descendance de ta servante, garçon ou fille, je te l'offre en don, en sacrifice d'agréable odeur, en offrande pure, comme premier-né d'un agneau, comme un nouvel Isaac. Lorsque Joachim et Anne s'écrieront ainsi, un ange du Seigneur leur apparut et leur annonçant la bonne nouvelle de la conception de la Toute-Sainte : «Le Très-Haut a entendu votre prière, et bientôt vous enfanterez une fille, bénie de toutes les générations, choisie pour demeurer auprès de Dieu.» Après cette bonne nouvelle, Joachim descendant de la montagne, le cœur rempli de joie et d'allégresse, et Anne, parvenue à l'âge adulte, donna naissance, après neuf mois (comme l'exige la nature humaine), à la très pure Vierge et Mère de Dieu, Marie, Intercesseuse pour le salut du monde. Lorsque la Vierge Marie immaculée naquit des justes Joachim et Anne, et que leurs vœux furent accomplis, on pouvait voir Anne, d'une sagesse divine, se réjouir et dire joyeusement à la Vierge : «Qui a dit que tu viendrais de moi, ô Fille, destinée à des générations futures ? Qui, te voir allaiter mon sein, ne glorifiera pas Celui qui me t'a donné, à moi, une femme âgée et stérile ? Qui, voyant couler des seins qui n'ont jamais donné de lait, ne louera pas Celui qui a fait jaillir l'eau du rocher pour un peuple assoiffé ? Mais viens, ô Fille, à Celui qui me t'a donné; viens, ô palais des mots, au temple du Seigneur. Joie et allégresse du monde, entrez dans la joie du Seigneur; contemplez la beauté.



COMMENT SAINTE THÈCLE PUNIT UN PRÉVARICATEUR

Eh bien donc, Pappus et Aulérius étaient tous deux membres du conseil et chargés en commun de certaines fournitures à l'armée. Il s'agissait, je crois de fournitures de blé. Or, au bout de quelque temps, les réserves de blé s'étaient épuisées, les soldats emportant avec eux chaque jour leur part de blé sous forme de pains. Sur ces entrefaites, Aulérius, par accident, mourut, et Pappus abusa de cette mort pour former de mauvais desseins contre ses enfants. Il se réserva pour lui seul le principal du gain qui revenait en commun aux deux et ne laissa aux enfants que le restant. En sorte que leur malheur était double, et l'état d'orphelins et la perte du peu de biens qu'ils avaient encore. Que fait donc la martyre, elle qui jamais ne perd souci même de ceux qui vivent hors de nos frontières, mais qui prend soin également de tous les gens en peine et victimes d'injustices ? Elle se rend en hâte et dans la ville et dans la maison du prévaricateur et, «telle un mauvais rêve, vient peser sur son front», comme dit quelque part Homère (II X, 496) : «Que signifie, dit-elle, mon bonhomme, cette si grande guerre contre des orphelins ? Que signifie cette fraude si impudente à l'égard d'enfants privés de leur père ? Comment le désir insatiable t'a-t-il brûlé à ce point que tu ne tiennes plus compte de rien, ni Dieu ni foi jurée ni la mutuelle confiance qui régnait entre vous ? Et cela pour quelques misérables gains, qui ne sauraient accroître ton avoir, mais qui ruinent le leur ! Eh bien donc, sois en sûr, Aulérius, qui est mort à tes côtés, et qui, en conséquence, subit un dommage de ta part, s'est présenté contre toi devant le Roi suprême, le Christ. Déjà a été porté contre toi le vote qui te condamne à mort. Tu vas bientôt abandonner ce qui appartient à ces enfants, et ici même tu rendras tes comptes pour la gestion de la somme que vous aviez en commun. Ce jourd'hui même, dans une semaine, tu mourras certainement.» Sur ce, elle disparut. Lui alors se leva, si remué de crainte qu'il n'y avait plus aucune partie en repos dans son corps, mais que tous ses membres étaient remplis de secousses, d'agitation, de tremblements. La tête se balançait, les regards, déjà sans lumière, erraient çà et là, la langue était pendante, les dents s'entrechoquaient, le cœur battait si fort qu'il semblait même palpiter en avant du reste du corps, les pieds vacillaient sans cesse et chancelaient, comme s'ils étaient obligés de s'avancer sous une masse flasque et fluente. Il survécut juste assez pour confesser ses torts, jeter là sa fraude, montrer, trop tard, de la bonté, sans en tirer d'ailleurs le moindre profit, parce que sa conduite actuelle n'était pas due à son jugement propre, mais désormais à la nécessité. Quoi qu'il en soit, le jour prédit ayant seulement commencé de percer, la mort l'emporta, et la vérité de la prophétie fut confirmée par l'événement. Si bien qu'aucun des habitants d'Eirénopolis, aucun non plus des gens d'ici, n'a ignoré le malheur de cet homme, en même temps que son iniquité.

Conformément à l'ancienne loi de nos saints pères, l'Église a reçu de nouveau la permission de réaliser des icônes peintes et de les placer dans des lieux de choix, afin qu'elles servent à éléver nos esprits et à nous sanctifier. Ce que le saint Évangile nous révèle à sa lecture, les icônes nous le révèlent aussi; de même que les actes de martyre, qui relatent les souffrances des martyrs, en témoignent les icônes. Nous les accueillons avec amour, car elles sont le reflet des modèles, et rien d'autre.

Épître de saint Taraise de Constantinople à Jean, prêtre et abbé